

ENCORE la psychanalyse

Oct. 02

N° 3

Journal de l'Association Suisse Romande de l'Ecole Européenne de Psychanalyse - ASREEP

www.asreep.org



Editorial

Sommaire

Editorial

- Juan Pablo Lucchelli

Contributions au discours psychanalytique

Inma Guignard-Luz

L'événement

François Ansermet

Actualité du débat

Interview de Graciela Brodsky

Ce siècle avait deux ans

Jacqueline Nanchen

2^{ème} journée de l'ASREEP

Christiane Ruffieux Lambelet

XXXI^{èmes} journées de l'Ecole de la Cause freudienne

16 et 17 novembre 02, Paris

La psychanalyse appliquée et la pratique en institution

Inscription en ligne :
www.amp-ecf.org

Au mois de juillet 2002 s'est tenu à Bruxelles le III^{ème} Congrès de l'AMP (Association Mondiale de Psychanalyse) sur le thème de la formation de l'analyste. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler à ce propos ce que Lacan avance dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 » sur son Ecole de psychanalyse et sur la formation du psychanalyste de cette Ecole. Si pour tout psychanalyste digne de ce nom, sa propre analyse reste au centre de sa formation, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire « la propre analyse du psychanalyste » ? Sommes-nous face à une expérience mystique où il suffit que le probable futur psychanalyste s'allonge sur un divan pour devenir psychanalyste ? Qu'est-ce qu'il peut nous dire, cet analyste supposé, sur ce qui a été sa propre analyse et sur les effets que cela a eu sur sa propre subjectivité ? En quoi cela l'autorise à fonctionner en tant qu'analyste ?

Il est clair que l'exigence quant au devenir psychanalyste ne peut se limiter à un savoir universitaire : Freud a toujours été opposé à ce qu'on devienne analyste grâce à un titre universitaire. Ainsi, l'université est vue comme « discours sans savoir » (un savoir vrai) et l'expérience mystique comme un « savoir sans discours » (le mystique sait, mais il ne peut transmettre cette expérience). Vraisemblablement, il ne s'agit ni d'un savoir mystique, ni d'un savoir universitaire. De quoi s'agit-il alors ? Entre ces deux formes de savoir, la psychanalyse pose l'existence d'un « savoir inconscient ». Comment rendre compte de ce savoir qui ne se confond ni avec le savoir mystique ni avec le savoir universitaire, mais qui doit pourtant satisfaire à l'exigence de tout savoir scientifique de pouvoir être transmissible ? Pour cela, Lacan a créé le dispositif de « la passe », où le probable futur analyste doit formaliser devant d'autres psychanalystes ce qu'a été sa propre expérience psychanalytique et dire en quoi l'analyse a produit en lui des modifications dans ses symptômes ou dans son « économie psychique ».

Dans ce numéro de « Encore la psychanalyse », Jacqueline Nanchen a interviewé Mme Graciela Brodsky, nouvelle déléguée de l'AMP, qui succède ainsi dans cette fonc-

tion à J.-A. Miller. Dans cet entretien, Graciela Brodsky aborde la formation analytique en son point crucial : le dispositif de la passe ainsi que ses différentes modalités qui dépendent de chaque « passant » désirant devenir analyste d'une Ecole lacanienne. Cette question implique évidemment un débat nécessaire sur la formation analytique selon Lacan et celle des analystes de l'IPA (Association Psychanalytique Internationale) – que ce débat ait lieu ou non dépend du dialogue entre les uns et les autres : l'AMP veut ouvrir ce dialogue. L'avenir de la psychanalyse toute entière dépend peut-être de la place que nous donnerons à cette question qui va de la formation analytique à la direction de la cure – ces deux aspects étant indissociables. A ce propos, un des thèmes cruciaux, comme le souligne Graciela Brodsky, est le contre-transfert : l'inconscient de l'analyste (celui dont il s'agit qu'il rende compte dans le dispositif dit de « la passe » !) doit-il être impliqué en tant que tel dans la cure analytique ? On ne saurait assez rappeler que pour Freud, le contre-transfert était un obstacle au traitement analytique (« Nous sommes tout près d'exiger que le médecin reconnaisse et maîtrise en lui-même ce contre-transfert » écrit-il dans « Avenir de la thérapie analytique »). De cette manière, concevoir le contre-transfert comme une arme de la cure nous place, selon Graciela Brodsky, en « dehors du discours analytique ». Freud n'a-t-il pas comparé l'analyste au chirurgien, qui, « laissant de côté toute réaction affective et jusqu'à toute sympathie humaine, ne poursuit qu'un seul but : mener aussi habilement que possible son opération à bien » ? C'est là où le contrôle (la supervision) devient une clé pour toute cure ainsi que pour la formation de l'analyste. François Ansermet mentionne dans un bref article certains enjeux des trois journées du congrès de Bruxelles.

Après le III^{ème} congrès de l'AMP, une Rencontre Internationale du Champ Freudien s'est tenue à Paris les 20 et 21 juillet sur le thème de la sexualité : « Clinique de la sexualité. Impossible et partis pris ». Inma Guignard-Luz traite la question de la sexualité telle qu'elle est abordée par Freud, mais elle ne manque pas de nous éclaircir sur

ce qu'ajoute Lacan, notamment à partir de son séminaire de l'année 1973 intitulé « Encore » : il est en effet difficile de penser la clinique psychanalytique à partir du seul registre phallique. Dans ce séminaire, Lacan avance l'hypothèse d'un mode de jouissance inconsciente différent chez la femme et qui ne pourrait s'expliquer uniquement à travers l'enjeu phallique. Ainsi, Lacan évoque l'existence d'un au-delà du phallus qui nous permettrait de mieux comprendre les différentes formes cliniques qui vont de certaines particularités de la jouissance féminine à la psychose, en passant par la perversion.

Au mois de juin, l'Association Suisse Romande de l'Ecole Européenne de Psychanalyse a organisé sa II^{ème} journée de travail sous le titre « La sexualité : une histoire insensée ». Des psychanalystes d'Europe ainsi que des membres de la Société Suisse de Psychanalyse y ont assisté. Christiane Ruffieux Lambelet, présidente de l'ASREEP, fait le point sur cette journée en fin de numéro.

Cette suite d'événements, ainsi que le débat qu'ils ouvrent nous laissent espérer que peut-être le pays de la psychanalyse commencera à devenir plus habitable.

Juan Pablo Lucchelli

Rédaction

Directeur

Juan Pablo Lucchelli

Rédactrice en chef

Inma Guignard-Luz

Rédacteur associé

Nelson Feldman

Edition

Olivier Salamin

Assesseur

François Ansermet



Contributions au discours psychanalytique

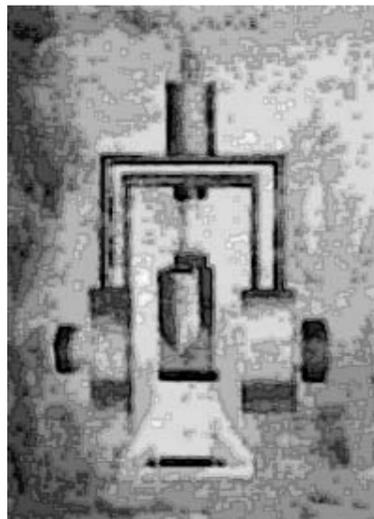
Clinique de la sexuation : méprise sur la sexualité

La nouveauté de Freud par rapport à ses contemporains, n'a pas été de reconnaître l'importance de la chose sexuelle dans l'étiologie des névroses, ce que Charcot avait déjà fait, mais d'affirmer qu'il ne peut en être autrement. Avec ce pas en plus, le champ spécifique de la psychanalyse vient d'être ouvert.

Depuis 1908, avec « Les théories sexuelles infantiles », jusqu'au « Clivage du moi » en 1938, en passant par « Les troubles psychogènes de la vision » en 1910, Freud a repéré que pour l'être humain, tout genre confondu, les expériences corporelles ne trouvent pas de place totale au niveau des représentations. Plus encore, les expériences corporelles, prises de court dans les recours du langage, sont en partie subverties par rapport à leur fonction purement organique.

La thèse de Freud concernant les ordres et désordres sexuels est en fin de compte une thèse sur le refoulement. Le refoulement comme recours, création sophistiquée de l'être parlant avec un corps pris à partie et en partie dans ses histoires. Le refoulement surtout en tant qu'échec de refoulement.

Néanmoins la délimitation des deux systèmes ne pouvant s'établir que dans un joint - disjonctif, s'avère très souvent problématique, et interpelle la psychanalyse. (1)



« Voilà la femme » Francis Picabia (1878-1953)

La XII^{ème} rencontre internationale du Champ Freudien, les 20-21 juillet dernier à Paris, sous le thème : « Clinique de la sexuation. Impossible et partis pris. », en a révélé toute la complexité : les différentes manifestations de l'insistance du traumatique dans une civilisation qui parle sur l'inconscient jusqu'à la lie, l'éclosion des symptômes anorexiques et/ou boulimiques, en dramatique dispute de colonisation

avec l'organe, les différentes formes de toxicomanie, tentant d'aller directement à « l'objet » sans dédouanement, les nouvelles formes de mélancolie moderne malgré l'existence d'antidépresseurs très performants, l'acharnement obsessionnel à ce que tout du corps y passe, avec le doute angoissant de ne jamais être dans le compte... n'ont été que des rappels, ne pouvant être ignorés, sur le prix que certains sujets sont prêts à payer pour entretenir leur méprise.

Une clinique, qui ne fait que nous rappeler la sexualité comme symptôme, fonction équivoque ; que ce n'est pas la norme mâle, le phallus, la castration, qui nous empêche de jouir. « La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la loi du désir. » (2)

La sexualité donc, ni comme une donnée de départ, ni comme aboutissement du mythique génital, mais plutôt comme une issue suppléante et boiteuse, un symptôme du hors sens, qui a été magistralement déclinée dans une succession d'histoires insensées, par un grand créateur du cinéma franco-suisse : Jean-Luc Godard (3).

Si nous participons à l'idée que certains des films de Godard, dits documentaires, ne sont en aucun cas des documents sociologiques, et que son traitement du récit ne participe quant à lui, pas plus du discours commun que d'une certaine logique de déchiffrement littéraire, son cinéma, décrié par certains comme difficilement compréhensible, semble pourtant organisé par une logique singulière et rigoureuse, sur laquelle il n'a jamais cédé. C'est en cela que sa création cinématographique nous regarde, tout en nous préservant bien de considérer ses personnages comme des cas cliniques.

Le rapport particulier au langage qu'il fait entretenir à ses personnages, le soin tout particulier que Jean-Luc Godard met à faire fonctionner la caméra, non pour capter l'image parfaite, le bon ton, mais plutôt les imprécisions, les mimiques incontrôlées, ainsi que son recours insistant au féminin comme éternel casse-tête pour les hommes et les femmes elles-mêmes, l'aveu de désespérance qu'il transmet du rapport entre les sexes, ainsi que sa mise en scène du désir, de l'amour, de la démission et de la mort, sont autant de questions qui intéressent fortement la psychanalyse.

On pourrait lui supposer, que sa manière de construire son cinéma, de conduire le discours des personnages, vise essentiellement à mettre en valeur ce qui s'en détache de complètement in-

sensé, cette autre fonction de la parole qui ne sert pas la communication.

A l'époque des ségrégations organisées autour de tout ce qui vient faire tache dans la cohérence que nous laisse espérer le discours de la science, dans un siècle où clarté et transparence prennent valeur de laisser-passer, comment ne pas tirer notre révérence à sa traditionnelle désinvolture à solliciter le regard du public précisément sur ce qui lui en échappe, sur cet insensé et insistant obscur qu'il propose plutôt à l'entrevoir ?

Comment serait-il possible de se désintéresser encore aujourd'hui de cette œuvre, qui inflige un démenti tout à fait d'actualité à un XXI^{ème} siècle orienté sur un pari communicationnel présenté comme preuve d'optimisme quant au rapport entre les sexes, quitte à en inventer une multiplicité...

Certains de ses films, pas forcément dans l'ordre chronologique : « **Masculin-féminin** », 1966 : trois femmes, trois arrangements problématiques avec l'inexistence d'une écriture sur le sexe féminin ; l'issue n'en sera pas glorieuse, la démission, la mort s'immiscent dans la partie...

« **Une femme est une femme** », 1961 : le vœu de maternité qu'une femme adresse à un homme ; vœu qui d'avoir été reçu cartésienement par le partenaire masculin, a fait risquer à ce dernier de la perdre. Que penser de ce « pauvre con ! » adressé par A.Karina à Brialy à plusieurs reprises, dont la fonction semble servir à tout autre chose qu'à la communication... Le vœu de maternité de la protagoniste constituerait-il une fausse issue à la question féminine... Une mère ne serait-elle pas une femme...

Mais s'il y a un film de Godard plus qu'un autre, où la position masculine est délogée de tout préjugé de confort que certains peuvent lui attribuer, c'est peut-être bien « **Pierrot le fou** » : Ferdinand qui s'ennuie des mondanités, devient par amour un aventurier qui n'aime pas l'aventure. Mais cet amoureux qui cherche à atteindre une femme, qui cherche à démêler le vrai du faux, Godard le nomme Pierrot le fou ; un Pierrot amoureux, accroché à ses lectures, qui prétend atteindre sa Marianne, qui elle est irrémédiablement toujours plus loin.

La mort... la vie n'est pas un songe... Ferdinand le comprend-il trop tard ou ne le comprend-il pas du tout ?

« **Le mépris** », 1963. Que nous n'hésiterons pas à qualifier comme d'autres l'ont déjà fait avant nous, de chef-d'œuvre : Camille est indécise, elle ne sait

pas ce qu'elle veut vraiment, à part l'aveu de Paul de l'aimer totalement et tragiquement, ceci après l'avoir soumis à l'appréciation inventoriée de chaque partie de son corps à travers le miroir.

Camille, une version tragique de femme désœuvrée, qui s'en remettrait totalement au regard d'un homme ?

Si, vu de près, le destin de Camille semble scellé à son aveuglement, son mépris pour Paul qui, tout en la sortant de son indécision, organisera sa perte, semble être tout ce dont elle dispose, en échange d'une méprise dont elle ne veut rien savoir... Il est intéressant de signaler, que le film lui-même, a suscité à sa sortie, tant dans le public que chez beaucoup de spécialistes du cinéma, la même passion, voire le même mépris.

Que dire, en 2002, de ces personnages, que Godard lui-même en 1964, évoquait en termes de « naufragés du monde occidental » ?

Nous allons quitter cette création qui nous éclaire dans la mesure où elle ne nous aveugle pas, en laissant dans leur bobine, pour le moment, bien d'autres films (« **L'éloge de l'amour** » par exemple), et clore sur les propos de Godard lors d'un entretien pour les Cahiers du Cinéma en mars 2000.

Devant la perspective d'un court métrage commandé par Gilles Jacob, pour le festival de Cannes, intitulé « **L'origine du XXI^{ème} siècle** », Jean-Luc Godard déclarait avoir choisi d'axer son film sur deux événements essentiels qui ont fait le siècle écoulé, la psychanalyse et l'histoire, et de voir en quoi ils seront à l'origine du cinéma du XXI^{ème} siècle : « Les deux choses qui ont été le moins aimées au XX^{ème} siècle sont l'histoire et la psychanalyse... Elles sont vénérées mais détestées... Le rapport entre ces deux types d'histoire est très rarement montré. » (4)

Inma Guignard-Luz

1. Lacan, J. 1975. Le Séminaire livre XX: Encore. Paris: Seuil.
2. Lacan, J. 1966. Subversion du sujet et dialectique du désir. Les Ecrits. Paris: Seuil, p. 827.
3. Archives de la Cinémathèque de Lausanne.
4. Cahiers du Cinéma, numéro hors série, mars 2000, pp. 8-11.

L'événement

Savoir ignorer ce que l'on sait

Le III^{ème} Congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse s'est tenu à Bruxelles du 16 au 18 juillet 2002 sur la formation de l'analyste. De nombreux témoignages portant sur des trajets de formation ont révélé que si le psychanalyste est d'abord un produit de l'analyse, les moments cruciaux de la formation ne se superposent pas forcément avec ceux de l'expérience analytique ou de la passe. Les racines du désir de l'analyste doivent être ainsi réinterrogées depuis les effets de surprise rencontrés dans la formation. C'est ainsi qu'on est amené à distinguer formation et « effets-de-formation ».

L'« effet-de-formation » peut se produire à côté de là où il est visé, de façon imprévue, à travers une causalité insituable. La formation viendrait-elle ainsi de surcroît, comme la guérison ? Il faut en tout cas maintenir cette question ouverte, ne pas la perdre dans des programmes de formation. Pour que cet à-côté soit mis en jeu, il faut en passer par la ren-

contre contingente qui fait que la formation est une construction propre à chacun, celle qui permet de faire face à l'impossible, de ne pas manquer le réel du cas.

Ainsi, s'il y a un savoir en jeu dans la formation de l'analyste, c'est aussi celui qui consiste à savoir ignorer ce que l'on sait. Comme l'énonce Lacan : « c'est exactement ce que Freud nous dit quand nous avons un cas [...] il nous recommande de ne pas le mettre d'avance dans un casier. Il voudrait que nous écoutions, si je puis dire, en toute indépendance des connaissances acquises ». (1) Savoir ignorer ce que l'on sait : ce paradoxe pointe donc l'énigme en jeu dans l'expérience, dans sa dimension chaque fois unique. Souvent ce sont aussi les obstacles rencontrés dans la pratique qui se révèlent formateurs - réactions thérapeutiques négatives, interruptions d'analyse, transferts négatifs, déclenchements, etc. : on retrouve là un

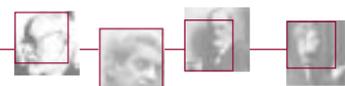
retournement propre à l'analyse, où l'obstacle porte en lui-même sa solution. S'il y a donc une formation, c'est celle qui devrait permettre à l'analyste d'oser miser sur l'impossible, sans reculer, là où depuis la phobie du Petit Hans, comme l'énonce Lacan, « les analystes ont peur ». (2)

Il faut bien réaliser que quelle que soit l'autorisation qu'il reçoit d'une communauté analytique, l'analyste se retrouve seul dans son acte, qu'il s'agisse d'une scansion, d'une interprétation ou de toute autre intervention. C'est peut-être aussi cela que Lacan pointait en affirmant que l'analyste ne s'autorise que de lui-même. Une telle position est cependant indissociable de la question de l'intersection entre l'analyse et la communauté analytique. C'est en particulier sur celle-ci que porte l'entretien que Jacqueline Nanchen a réalisé avec Graciela Brodsky, actuelle déléguée générale de

l'Association Mondiale de Psychanalyse, qui a bien voulu déplier pour nous la dialectique entre formation, « effet-de-formation » et école analytique.

François Ansermet

1. Lacan, J. Conférence à Genève sur le symptôme (4 octobre 1975). in. Le Bloc-Notes de la Psychanalyse, 1985, 5, p. 9.
2. Lacan, J. 1973. Télévision. Paris: Seuil, p. 43.



Actualité du débat

Interview de Graciela Brodsky par Jacqueline Nanchen

JN : A partir du constat : il n'y a pas de standard, il n'y a pas de formation unifiée des psychanalystes, il y a « des formations », le III^{ème} congrès de l'AMP a mis à son programme une discussion sur les parcours de formation. Il a alors été question de faire parler les analystes, selon une enquête que vous avez proposée : Comment avez-vous été formé ? Et cette formation, comment vous a-t-elle servi pour vous orienter dans les cures que vous dirigez ? Votre École, votre association, quel rôle joue-t-elle dans votre formation ?

La propre analyse du psychanalyste restant bien entendu au centre de sa formation, Lacan invente le dispositif de la « passe », où l'analyste potentiel témoigne des effets que son analyse a eus sur lui. Mais alors, comment formaliser cette expérience et exiger un résultat «démonstrable» qui soit recevable pour les pouvoirs publics ?

GB : Votre question met en relief le hiatus existant entre l'analyse en tant que solution signifiante et l'analyse en tant que solution subjective. Ou pour le dire en d'autres termes, la brèche entre la passe en tant que savoir et la passe en tant que vérité. La solution signifiante de l'expérience analytique, est un savoir qui tout en donnant l'impression d'avoir été là depuis toujours en attendant le bon prestidigitateur qui le mette à jour, est un savoir qui s'invente, c'est-à-dire l'extraction d'un signifiant nouveau : qui permet de fermer l'ensemble des signifiants qui s'additionnent tout le long de l'association libre : S(A). En tant que savoir, la solution signifiante de la passe peut être démontrée à tout le monde, presque sous le mode du discours de la science.

Néanmoins, à cette dimension qu'articule passe et mathème, il faut apposer le fait que l'invention de savoir n'est valable que dans la mesure où elle s'accompagne d'une modification subjective. Ceci par contre, n'est pas facilement démontrable, n'est pas de l'ordre du mathème.

Ainsi donc, il y a des passes construites sur le savoir et il y a des passes construites sur la vérité. Tel passant, par exemple, fait parvenir au cartel de la passe, le texte écrit de son témoignage pour garantir une transmission intégrale, pour éliminer l'effet vérité de son témoignage. Tel autre arrive à témoigner de sa transformation subjective sans pouvoir rendre compte de ce qui l'a produite.

Cependant quelques passants arrivent non seulement à démontrer mais aussi à convaincre, qu'effectivement, l'analyse leur a apporté un gain de savoir qui s'est traduit par une modification subjective. S'il faut penser dans cette deuxième dimension, le registre de la démonstration n'y parvient pas. Qu'est-ce qui permet à un cartel de la passe de conclure sur ce deuxième aspect ? Je propose d'explorer deux voies : une est de l'ordre de la conviction intime, ce « oui » plus proche de l'acte que de l'implication logique. L'autre est de l'ordre de la résonance, qui est plus en lien avec le Witz qu'avec le mathème.

Comme vous pouvez voir, je m'interroge sur les chemins qui mènent de la formalisation de l'expérience à la démonstration, ainsi que sur la satisfaction, sur la mobilisation libidinale qui permet de conclure par un oui ou un non. La passe doit être transmissible et crédible, ce qui n'est pas équivalent.

Ceci étant dit, si elle concerne autant la petite communauté du cartel que le « pour tous » qu'incarne l'École, pouvons-nous vraiment attendre des pouvoirs publics qu'ils trouvent dans la passe un mode de fonder en raison la qualification du psychanalyste ? C'est improbable. Si pour des raisons de santé publique les états prétendent réglementer les pratiques psychothérapeutiques selon les critères normatifs du maître contemporain (exigen-

ces quantitatives et curriculaires) et y inclure la psychanalyse, notre responsabilité est de clarifier l'opinion publique sur la tromperie qu'implique cette pseudo-garantie, démontrer avec notre casuistique que la psychanalyse si elle est bien une thérapie, n'est pas une psychothérapie. Fournir des preuves du bien-fondé de notre formation; la mettre à jour, pour qu'elle soit à la hauteur de ce qu'on attend d'un psychanalyste dans le nouveau siècle ; divulguer ce qu'on peut attendre d'une psychanalyse lacanienne ; faire connaître comment pratiquent la psychanalyse les analystes lacaniens de l'AMP. Le moment actuel, le fameux moment actuel nous met en position de donner une double réponse : face à l'Autre social, il nous faudra prouver que le bénéfice qu'on peut attendre de la psychanalyse est incompatible avec l'utilitarisme ; sur le plan interne à la psychanalyse elle-même, nous devons mettre en relief le lien nécessaire entre la doctrine psychanalytique et la pratique de la psychanalyse. Dans les prochaines années, les Instituts du Champ Freudien et les Ecoles de l'AMP auront chacune à jouer leur rôle dans cette entreprise

JN : Des membres de l'ASREEP ont eu différents contacts avec l'Association Romande de Psychothérapie Analytique ; cela a aussi été le cas avec l'IPA, à travers certains de ses membres, comme Olivier Flournoy, qui a accordé une interview à notre journal. Lors de cet entretien, l'ancien président de la Société Suisse de Psychanalyse, qui avait invité Lacan à Genève en 1975, se dit « peut-être un peu lacanien sans le savoir ». Alors, « tous lacaniens » ? Qu'est-ce précisément qu'être lacanien ? Quelles sont les qualités de la position de l'analyste lacanien dans lesquelles d'autres pourraient se reconnaître ?

GB : Tous lacaniens ? Dans un certain sens oui, tous touchés par le désir de Lacan, ceux qui l'aiment encore, ceux qui l'étudient, ceux qui l'imitent, ceux qui le citent, ceux qui jonglent pour ne pas le citer, ceux qui utilisent des euphémismes du type de se référer à une « école française » de psychanalyse. Lacan peut être une lecture entre autres pour les psychanalystes qui pratiquent le culte de l'éclectisme. Il peut être une référence incontournable, un texte qui se lit et se déchiffre sérieusement. Mais il faudrait filer plus fin que ça.

Dans la conjoncture actuelle être lacanien est une manière de se référer à la pratique de la psychanalyse, aux conséquences que l'enseignement de Lacan a sur la méthode analytique, sur l'application de la psychanalyse à des sujets qui parlent et entendent. L'année passée, j'ai participé à une réunion de discussion clinique avec des collègues de l'IPA, et j'ai pu vérifier que l'usage d'une terminologie lacanienne ne les empêchait pas de penser, par exemple, que le diagnostic différentiel obscurcissait la direction de la cure. Pour un analyste lacanien de l'AMP ceci serait difficile à soutenir.

Le Comité d'action de l'École Une est en train d'élaborer une déclaration sur ce qu'est la pratique lacanienne de la psychanalyse, telle qu'elle se déduit de l'enseignement de Lacan : quel usage nous faisons du temps, du transfert, sur nos critères diagnostiques, sur nos contre-indications au traitement psychanalytique, sur les effets qu'on est en mesure d'attendre dans une analyse lacanienne sur le symptôme, sur l'angoisse, sur l'inhibition. La pratique lacanienne de la psychanalyse est la conséquence des principes qui la régissent, et c'est en tant qu'elle s'ajuste rigoureusement à la doctrine, que la pratique peut être assujettie à des règles strictes, en même temps qu'elle peut se permettre des libertés qui, aux yeux de

certaines, semblent capricieuses.

JN : Qu'attendez-vous des conversations avec l'IPA ?

GB : Au fond, j'attends beaucoup. Je pense que le principe de Horacio (Etchegoyen) - ex-président de l'IPA - qui signale qu'aucun groupe ne peut aujourd'hui s'octroyer la représentation de la totalité du mouvement psychanalytique a des conséquences que nous sommes tout juste en train d'entrevoir. Du dialogue avec l'IPA, j'espère comprendre comment des analystes qui ne sont pas inspirés par l'enseignement de Lacan orientent la cure. J'espère comprendre les ressorts des résultats qu'ils obtiennent, la logique des limites qu'ils rencontrent, les solutions théoriques et pratiques auxquelles ils aboutissent par leurs propres impasses. Je veux apprendre de leurs erreurs, de leurs obstacles, de leur destin institutionnel. Je veux que les analystes de l'AMP soient lus et, interrogés, et qu'ils se voient forcés à rendre des comptes devant l'Autre. Je pense que pour les analystes de l'AMP, ce sont des temps difficiles qui vont venir, dans lesquels on aura perdu le confort de parler la même langue, la commodité du sous-entendu, la complicité de la confrérie.

Je peux dès lors anticiper, au moins deux réactions entre nous : une c'est la revendication des « purs et durs ». Leur extrême est de refuser tout débat, toute rencontre, de ne jamais entrer dans la conversation et de se refuser toujours à la demande de l'Autre, qui appelle à répondre, à argumenter. La deuxième est l'adulation, jouer le jeu de la fausse gentillesse, de la fausse reconnaissance qui dissimule mal le désintéret profond. Cette position ne refuse pas le dialogue, la conversation. Au contraire, elle la favorise, mais la rend inutile parce qu'elle ne prend pas l'Autre au sérieux. C'est un peu de l'ordre du : « Parlez, puisque l'air est gratuit ».

Face à cela, je pense qu'il existe une autre option qui peut être beaucoup plus intéressante et qui consiste à reconnaître que les analystes de l'AMP, et ceux de l'IPA, et les autres lacaniens, ont des problèmes communs qui méritent une investigation partagée sur quelques thèmes, et que nous participons d'un champ d'expérience commune, où le réel insiste, montre ses rejets, et nous oblige à inventer des solutions à chaque fois contingentes.

Le nommé « dégel » ne correspond en rien à une période de conquête ou de cathéchisation. Il s'agit de conversations, pas de conversions, comme l'a dit il n'y a pas longtemps Elizabeth Tabak, analyste de AP de Ba. En Amérique Latine, pour des raisons qu'il y aurait lieu de déchiffrer, les rapports avec l'IPA, sont en général, très facilités. Il y a quelques jours, par exemple, l'APA, AP de Ba et l'EOL ont fait à Buenos Aires une donation commune de leurs publications à la Bibliothèque Nationale et elles se sont mises d'accord pour partager les bases de données de leurs bibliothèques grâce à des liens dans leurs home pages respectives. Vous pouvez rentrer dans la page de l'EOL et consulter les publications de l'IPA ! Je crois qu'en Europe la situation n'est pas aussi favorable. Peut-être en Suisse...

JN : Le dispositif de la passe implique pour l'analysant, le passage d'un savoir qu'il suppose à l'Autre - l'analyste en tant que dirigeant la cure - à un savoir exposé, où l'analysant en passe d'être analyste peut nommer ce qui fait la réalité de son inconscient modifié par l'analyse. Car pour Freud, comme vous le disiez en février à Paris : « l'analyste ne doit jamais rien donner à l'analysant qui provienne de son propre inconscient... L'analyste n'est pas sujet dans l'expérience... L'effet subjectif doit être traité

ailleurs, en dehors de sa pratique, dans sa propre analyse, dans le contrôle. » Nous nous trouvons à l'opposé de l'utilisation du contre-transfert, élément essentiel de la cure pour une grande partie des analystes de l'IPA. Il s'agit d'un débat difficile.

GB : Le contre-transfert ! Comme Jacques-Alain Miller l'a mis en relief dans son dernier cours, l'usage du contre-transfert est ce qui permet d'opposer la clinique lacanienne et la clinique de l'IPA. Sans aller plus loin, la prochaine conférence du secteur européen de l'IPA, l'EFP, qui aura lieu à Sorrento en Italie, en avril 2003, va dédier son espace central au thème : « la personne de l'analyste dans la cure psychanalytique », qu'ils introduisent ainsi : « Is the analyst considered as a « person » that is a « no one », just as Ulysses answered the Cyclops, so that the secret of his name might enable the (analytic) act to be carried out ? Or is he or she is to be thought as a personified person whose identity will play a role in the course of the analysis or the outcome of the analysis ? »

Le rejet du contre-transfert est sans aucun doute un des principes de notre pratique : l'analyste lacanien ne s'oriente pas par ses « processus mentaux » pour décider de son intervention dans la direction de la cure. L'inconscient de l'analyste est hors jeu dans l'acte analytique. Qu'on le considère comme la somme des préjugés de l'analyste, qu'on le comprenne comme le reflet des processus mentaux du patient, l'émergence du contre-transfert est le signe de l'analyste hors du discours analytique. L'angoisse de l'analyste est un signal, dans le meilleur style freudien, que l'objet se profile dans le champ de l'Autre. L'ennui de l'analyste, sa colère, toute la gamme des passions qui l'assaillent dans l'exercice de son acte indiquent que sa position est devenue celle du sujet affecté par les signifiants de l'Autre ou par la jouissance de l'Autre. Si nous devons aller à Sorrento c'est pour dire que l'analyste lacanien est, en effet, une « personne », c'est-à-dire un masque, un semblant dont le nom est (a).

Bien évidemment que l'analyste est un sujet, mais pas dans la cure. C'est ça que nous définissons comme formation de l'analyste : comment entraîner quelqu'un pour qu'il consente à occuper la place d'objet que lui réserve la stratégie du névrosé, comment faire pour que la destitution subjective à laquelle l'a conduit sa propre psychanalyse lui serve d'outil dans les cures qu'il dirige.

Le contre-transfert est sans doute la ligne de partage des eaux. Aujourd'hui, il est l'obstacle majeur pour que s'accomplisse la prophétie : « Tous lacaniens ! »

Texte traduit par Inma Guignard-Luz et revu par Graciela Brodsky

Glossaire

AMP Association Mondiale de Psychanalyse

S(A)

IPA Association Internationale de Psychanalyse

AP de BA Asociación Psicoanalítica de Buenos Aires

APA Asociación Psicoanalítica Argentina

EOL Escuela de la Orientación Lacaniana

EFP Fédération Européenne de Psychanalyse

« Ce siècle avait deux ans »,

et, le 29 avril 2002, l'ASREEP aussi. Arrivant au bout de mon mandat de présidente, j'aimerais porter un regard sur les différentes tâches accomplies au long de cette période ; d'où cette question qui s'impose : ces 2 premières marches du 3^{ème} millénaire, les avons-nous bien gravies ?

La 1^{ère} tâche fut d'assigner un lieu à la psychanalyse lacanienne en Suisse romande, ce qui fut fait avec la création de l'ASREEP.

La 2^{ème} fut de corriger les effets ségrégatifs de la classification lacanien/non-lacanien en créant des liens - intérieurs, mais aussi extérieurs - et en ordonnant ces liens. D'abord avec l'École Européenne de Psychanalyse et en prenant part au débat actuel sur la formation du psychanalyste, essentiellement à travers la question de la psychanalyse pure, seule à pouvoir orienter la psychanalyse appliquée à la thérapeutique et la distinguer de ce fait de toute psychothérapie. Ensuite, par une façon de présentifier la psychanalyse dans la société, en rendant nos débats publics par l'ouverture de nos séminaires au champ de la santé, du social et de l'éducation.

La 3^{ème} tâche fut d'inviter tout un chacun à poursuivre la lecture de Lacan, de lui donner un autre relief en partant de la contingence et de la pragmatique plutôt que de la structure comme mode d'abord du réel du symptôme. Le réel se déduisant logiquement pour chacun comme un hors-sens, un impossible à dire. L'enjeu est de sortir de la logique de la classe, du UN, universel et globalisant, pour se colti-

ner une logique du « pas-tout », du un par un, le un de la série, en somme de « revaloriser le réel ». Charge à l'analyste de renouveler une position éthique dans une clinique du « partenaire-symptôme ».

Reste à soutenir l'effort, la tâche en revient au nouveau Bureau qui prendra ses fonctions en septembre 2002, avec Christiane Ruffieux Lambelet (présidente), Juan Pablo Lucchelli (vice-président), Serge Guetta (trésorier) et Olivier Clerc (trésorier-adjoint).

Et comme on dit en Valais :
Tout de bon !

Jacqueline Nanchen

Abonnements

Les personnes qui désirent s'abonner pour 3 numéros/an versent le montant de CHF 15.- (étranger : 13.-) à :
Banque cantonale vaudoise, 1001 Lausanne, compte 10-725-4, en faveur de: ASREEP, L5003.34.82, mention: abonnement.
Pour les membres et amis de l'ASREEP, l'abonnement est compris dans la cotisation.

Adresse de la rédaction

Olivier Salamin
Encore la Psychanalyse
Ch. des Moulins 18
3960 Sierre
e-mail : osalamin@netplus.ch
Tél. : ++41 (079) 274 54 31

II^{ème} journée de l'ASREEP

« La sexualité: une histoire insensée »

La II^{ème} Journée de l'ASREEP, qui s'est déroulée à Genève le 1 juin 2002, a été l'occasion de remettre à sa juste place la question de la sexualité et de nous rappeler que l'impasse sexuelle, repérée par Freud déjà (Cf. le « roc de la castration » évoqué dans « Analyse avec fin et analyse sans fin », en 1937) repose sur le fait que ni le sexe biologique, ni les identifications sexuelles ne suffisent à « dire » ce qu'il en est de la rencontre avec l'autre sexe, et donc de son sexe.

Les théories sexuelles, le fantasme, le mythe oedipien, sont autant de « fictions » tentant de cerner cet impossible à dire, autant de discours produits à partir de ce point d'impasse, de cet hors sens.

Si la sexualité apparaît bien dès lors comme une histoire

insensée, c'est du lieu même de cette béance, où s'éprouve l'absence d'un savoir sur le sexe, que chacun(e) peut inventer une façon d'incarner son être sexué, de construire sa vie sexuelle, autrement dit faire un choix de jouissance.

C'est de ces constructions singulières que témoignaient les présentations cliniques des intervenants de l'ASREEP, qui ont travaillé étroitement avec des membres du Champ Freudien venus de Lyon, Madrid et Paris. Chacun a pu rendre compte de la responsabilité qu'endosse l'analyste dans le maniement de cette question par l'analysant, à savoir qu'il doit occuper une place, libre de tout préjugé sur les modalités de la résolution de la castration et du dépassement des impasses de la sexualité.

Si « le pays psychanalytique » peut se rendre « plus habitable » (Cf. argument de la journée) c'est bien en s'inscrivant lui-même dans cet impossible à dire et, par là, dans un discours toujours renouvelé.

Christiane Ruffieux Lambelet
Présidente de l'ASREEP

MENTAL

Revue de santé mentale et psychanalyse appliquée

Vous pouvez soumettre les articles que vous souhaitez publier à la revue «Mental» :

Marie-Hélène Doguet-Dziomba
25 rue Lestorey de Boulogne
F - 76620 Le Havre
Fax: 0033 (2) 35 46 32 96
e-mail: mental@wanadoo.fr

La III^{ème} Journée de l'ASREEP
aura pour thème :

« L'adolescence »

et se déroulera le

sa 28 juin 2003 à Lausanne

Renseignements : Christiane Ruffieux
e-mail : ccruff@hotmail.com